analogue qui serait prise aujourd'hui par l'Allemagne ».

UN DÉMENTI OFFICIEL

Au sujet de cette information, le Ministère de l'Intérieur communique la note suivante :

« Un journal de midi a publié, dans son édition de ce jour, une note donnant des indications de tous points inexactes sur des décisions d'ordre militaire prises par le gouvernement. Il n'y a pas eu de conseil cette nuit à l'Elysée, et le rappel de classes de réservistes n'a été aucunement envisagé.

» Le gouvernement a immédiatement pris des mesures pour arrêter la propagation de ces bruits absolument fantaisistes ».

On annonce qu'une instruction judiciaire va être ouverte contre le journal qui a lancé ces fausses nouvelles. Ordre a été donné de saisir tous les numéros de ce journal. D'autre part une manifestation s'est produite devant la Bourse : on a acheté en bloc à divers crieurs tous les exemplaires de cette feuille qui ont été brûlés.

Les Hostilités

PRISE DE BELGRADE

Les troupes autrichiennes occupent la capitale de la Serbie

Berlin, 30 juillet. — **Des nouvelles de Budapest disent que les Autrichiens se seraient emparés de Belgrade après un bombardement.**

La « Gazette de Cologne » publie une dépêche de Semlin confirmant l'occupation de Belgrade par les troupes autrichiennes.

Au moment où les 44e et 62e régiments de l'armée impériale sont entrés dans la capitale constitutionnelle de Serbie, ils n'ont trouvé devant eux que le bourgmestre représentant à lui seul les autorités, et une trentaine de personnes. Toute la population avait quitté la ville.

Le bourgmestre a demandé à l'officier commandant le contingent autrichien de ne pas porter atteinte à sa personne et de respecter les biens particuliers. Satisfaction lui a été donnée.

La même dépêche confirme qu'avant d'envahir la ville qui n'était pas défendue, les Autrichiens ont bombardé les édifices. Deux banques allemandes auraient été endommagées.

D'autre part, une dépêche de Nisch, datée du 29 juillet, et se rapportant, par conséquent, au bombardement d'hier, s'exprime ainsi :

« **Le bombardement de Belgrade a commencé, à nouveau, ce matin, à neuf heures ; il a duré un quart d'heure.** »

Bruit d'une défaite Serbe

Les Serbes auraient huit cent tués et une division prisonnière.

Berlin, 30 juillet. — La « Tageszeitung » annonce que **les Serbes ont subi un revers sérieux à Foca.**

Deux divisions serbes auraient été repoussées par les Autrichiens et une division aurait été cernée et faite prisonnière.

Les Serbes auraient eu 800 tués et les Autrichiens 200.

[Foca est une ville de Bosnie, située à 45 kilomètres au sude-st de Serajevo.]

Négociations diplomatiques

Une note de l'Angleterre au gouvernement allemand

On télégraphie de Londres et nous publions cette information sous réserves :

« **Le gouvernement britannique a, dans la soirée d'hier, prié le gouvernement de Berlin de formuler lui-même la proposition qui lui paraîtrait actuellement la plus opportune pour assurer une évolution pacifique de la crise européenne, déterminée par la guerre austro-serbe.**

L'Allemagne n'a pas encore répondu à la suggestion anglaise. De cette réponse doit dépendre l'orientation de la crise.

On considère ici qu'un refus de Berlin barrerait toutes les voies à la conciliation. Le refus serait interprété ici comme le désir de l'Allemagne de provoquer la guerre. »

La situation paraît aggravée

La Russie ne peut admettre l'action de l'Autriche à Bslgrade

L' « Agence des Balkans » reçoit de Pétersbourg cette dépêche :

« Le bombardement de Belgrade, par les Autrichiens, a considérablement aggravé la situation. Jusqu'ici, on admettait dans certains milieux qu'une occupation sans effusion de sang par l'Autriche de la capitale serbe pourrait, à la rigueur, être considérée comme un acte politique ne rendant pas impossibles les conversations diplomatiques.

A l'heure actuelle, il ne saurait plus en être question. Les milieux officiels russes déclarent notamment que l'acte de l'Autriche constitue une agression caractérisée que la Russie, comme elle n'a cessé de le dire, ne saurait admettre.

Il semble qu'il faille abandonner tout espoir de voir aboutir une intervention ou une médiation quelconque. L'opinion publique dont les ardentes sympathies pour la cause serbe et les sentiments d'hostilité pour l'Allemagne n'ont cessé de se manifester de plus en plus vivement depuis dimanche, se rendait instinctivement compte, d'ailleurs, que la guerre n'était plus qu'une question de jours. Il dépend, uniquement, de l'Allemagne, que le conflit de demain reste localisé ou s'étende à toute l'Europe. On est convaincu dans les milieux autorisés que Berlin est décidé à la guerre. En attendant, la Russie tout entière, que soulève un immense enthousiasme, se prépare à répondre à l'appel du destin. »

Il est exact que l'Autriche, il y a quelques jours, a fait une déclaration à la Russie pour affirmer que l'indépendance territoriale de la Serbie serait sauvegardée ; mais ces garanties ne sauraient suffire, car l'Autriche n'a pas dit un mot de l'indépendance politique de la Serbie, et une atteinte à l'intégrité territoriale de la Serbie serait encore moins grave qu'une atteinte à son indépendance.

L'OPINION EN ANGLETERRE

La presse est plutôt pessimiste

Londres, 30 juillet. — Du « Morning Post » :

« La nouvelle reçue de bonne heure à Londres aujourd'hui que des hostilités ont été engagées entre les armées austro-hongroise et serbe, va aggraver la situation internationale, qui avait encore empiré pendant les dernières 24 heures du fait du refus de l'Autriche de continuer l'échange direct de vues qui se poursuit entre Vienne et Saint-Pétersbourg.

Du « Daily Telegraph » :

« La situation reste aussi tendue qu'il y a 24 heures, et, en réalité, elle est aussi sombre que possible. En dernière heure, il semble exister toutes raisons justifiées de craindre la pire des éventualités.

« L'attente est cruelle et ses effets croissants sont devenus apparents : les prix des denrées augmentent ; les marchés financiers sont paralysés dans la plupart des capitales européennes, en raison des perplexités engendrées par l'attente d'événements considérables imminents ».

Du « Daily Chronicle » :

« Un acte de guerre assez inexplicable a été commis hier par l'Autriche ; puisque Belgrade est une ville ouverte et qu'elle a été évacuée par l'armée serbe, son bombardement nous semble être un acte inconsidéré de sauvage brutalité.

« Nous attendons, non sans frayeur, de savoir comment l'Allemagne va répondre aujourd'hui à la mobilisation partielle russe. Si l'Allemagne ordonne une contre-mobilisation de son armée, les chances de paix auront disparu ».

Ce qu'on dit en Italie

Rome, 30 juillet — Dans les milieux italiens, on semble avoir perdu l'assurance des premiers jours dans l'efficacité de l'œuvre de médiation. L'Allemagne, dit-on, doit montrer maintenant si, réellement, elle a voulu et veut encore la guerre, car elle seule peut dire à l'Autriche, en ce moment, les paroles décisives dans le sens de la paix. Tous les journaux approuvent l'idée anglaise qui consisterait à faire tenir, à Vienne, une conférence des ambassadeurs.

L'échange de dépêches entre Guillaume II et le Tsar

Paris, 30 juillet. — L'échange de dépêches entre l'empereur Guillaume et le tsar est diversement apprécié. Certains estiment que cet échange de vues direct entre les deux souverains peut être d'un bon résultat.

Dans d'autres milieux, on se demande si cette tentative simultanée n'est pas un dernier effort en faveur du maintien de la paix que les pourparlers diplomatiques n'ont point jusqu'à présent réussi à assurer.

L'Allemagne et la Russie causent

C'est de bon augure

Londres, 30 juillet. — On mande de Berlin :

Suivant une information d'origine diplomatique, l'Allemagne a demandé hier à la Russie des explications sur la mobilisation des troupes russes.

L'Allemagne veut savoir :

1° Quel est le but de cette mobilisation ;

2° Si cette mobilisation est dirigée contre l'Autriche ;

3° Si la Russie est disposée à donner l'ordre de cesser cette mobilisation.

On assure que l'Allemagne a demandé à la Russie de répondre aussi rapidement que possible.

Cette démarche officielle de l'Allemagne est confirmée par les renseignements suivants que le « Temps » reçoit de son correspondant de Pétersbourg :

« **L'ambassadeur d'Allemagne est venu hier soir protester contre la mobilisation russe et a laissé entendre que cette mobilisation, même partielle, aurait pour conséquence la mobilisation allemande.**

M. Sazonow a répondu que les mesures de mobilisation partielle commencées hier ne pouvaient pas être arrêtées.

L'ambassadeur d'Allemagne a demandé audience ce matin à M. Sazonow.

M. Sazonow l'a reçu immédiatement.

La communication dont l'ambassadeur était chargé et dont on n'a pas encore fait connaître les détails, aurait, m'assure-t-on, un caractère plutôt favorable, en raison de son contraste avec la démarche d'hier soir.

Mais on demeure plus que réservé dans l'appréciation.

ON MOBILISE

En Russie

Mobilisation militaire et navale

Pétersbourg, 30 juillet. — **L'oukase du tsar appelle sous les drapeaux les réservistes de vingt-trois gouvernements et de soixante et onze districts de quatorze autres gouvernements ; une partie des réservistes de neuf districts de quatre gouvernements ; les réservistes de la flotte de soixante-quatres districts de douze gouvernements ; les cosaques des territoires de Don, de Kougan, de Perek, d'Astrakan, d'Orenbourg et de l'Oural, ainsi qu'un nombre correspondant d'officiers de réserve, de médecins et de vétérinaires.**

On réquisitionne un nombre correspondant de chevaux, de voitures et d'attelages.

En publiant le texte du décret ordonnant la mobilisation partielle de l'armée, les journaux déclarent unanimement que la Russie attend de sang-froid les événements.

Une démonstration enthousiaste a eu lieu devant l'hôtel de l'ambassade de France. De nombreux manifestants sont passés agitant des drapeaux et poussant des cris de « Vive la France ! Vive l'armée française ! »

Manifestations à Pétersbourg

Les ambassades sont gardées militairement.

Pétersbourg, 30 juillet. — Les ambassades d'Allemagne et d'Autriche sont gardées de tous côtés par de forts cordons de police à pied et à cheval. Il est interdit de stationner sur les trottoirs situés en face des ambassades d'Odessa.

Une foule énorme, portant des pavillons nationaux et des portraits de l'empereur Nicolas et des rois de Serbie et de Montenegro, a parcouru les rues centrales en chantant l'hymne russe et en acclamant la Serbie, la France et l'Angleterre.

Devant le consulat de France, la foule s'est arrêtée et s'est livrée à une manifestation enthousiaste.

Devant le palais du commandant des troupes de la région d'Odessa, un manifestant a prononcé un discours patriotique ; puis, la foule, qui augmentait sans cesse, s'est dirigée vers le port où se trouvent les bureaux du Lloyd autrichien. La police lui en a barré le chemin.

Les manifestants se sont alors dirigés vers la maison du consul anglais en poussant des acclamations en faveur de l'Angleterre.

Les militaires rencontrés dans les rues ont été l'objet d'ovations enthousiastes.

En Allemagne

Un Conseil de guerre naval a été tenu à Potsdam. - Tous les réservistes sont rappelés.

Berlin, 30 juillet. — Dans tous les milieux, **on considère que la situation est très grave.**

On dit que le conseil fédéral va être convoqué.

Ce matin, chez le chancelier, il y a eu une longue conférence à laquelle ont participé le prince Henri, le général de Moltke, et plusieurs autres personnages.

Le bruit court avec persistance que des mesures sérieuses, relatives à la mobilisation, ont été prises ce matin dans le deuxième conseil qui s'est tenu au ministère des affaires étrangères. On se borne à dire qu'on ne peut pas les confirmer.

Une mobilisation partielle des troupes a eu lieu dans les provinces de la Prusse de l'Est.

Une autre dépêche de Berlin annonce :

Un conseil de guerre navale a été tenu jeudi matin à Postdam sous la présidence de l'empereur.

A ce conseil, assistaient, en dehors du grand amiral von Tirpitz, ministre de la marine, et du chancelier de Bethmann-Hollweg, le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur, l'amiral von Pohl, chef de l'état-major naval, et le vice-amiral von Mueller, chef du cabinet maritime de l'empereur.

Les bruits les plus alarmants circulent ici. On dit que tous les réservistes allemands, résidant à l'étranger, ont reçu un ordre formel de rentrer et que, cette nuit, à l'issue d'un conseil de guerre tenu à Postdam, une mobilisation partielle de l'armée allemande a été décidée.

Le kronprinz a eu, après ce conseil, un nouvel entretien avec son père.

La mobilisation générale est officiellement démentie

Berlin, 30 juillet. — Selon des bruits qui courent avec persistance à Berlin des décisions auraient été prises au sujet de la mobilisation dans un second conseil tenu ce matin.

Au ministère des affaires étrangères on déclare qu'on ne peut pas confirmer ce bruit. On ajoute qu'étant donné les préparatifs militaires de la France et de la Russie, nul ne saurait être étonné que le ministère de la guerre prenne des mesures. Des préparatifs russes ont été faits à la frontière autrichienne et l'Allemagne, dit-on, est directement intéressée au maintien de la puissance austro-hongroise.

L'annonce de la prochaine mobilisation parait bien percer sous certaines réticences du « Journal de Berlin à midi » qui écrit :

« Dans les milieux diplomatiques berlinois, on considère que depuis la mobilisation russe la situation est devenue si critique qu'une aggravation semble presque impossible. On en est arrivé peu à peu à un point où seule l'armée peut dire un mot décisif ».

Le « Lokal-Anzeiger » annonce, dans une édition spéciale, que l'empereur Guillaume a signé l'ordre de mobilisation générale de l'armée et de la flotte alemandes.

Le « Lokal-Anzeiger », organe notoirement officieux, a provoqué par cette publication une vive émotion.

Berlin, 30 juillet. — *On dément officiellement la nouvelle du* Lokal-Anzeiger *annonçant la mobilisation général.* Le gouvernement de l'empire a ordonné la saisie immédiate de tous les exemplaires du *Lokal-Anzeiger.*

UNE VIVE ÉMOTION A BERLIN

Berlin, 30 juillet. — Il y a eu ce matin une minute de vive émotion. Le « Lokal Anzeiger » a fait paraître une édition spéciale annonçant la mobilisation générale de l'armée et de la marine allemandes. Mais, peu après, une deuxième édition annonçait que cette nouvelle était absolument dénuée de fondement.

En Autriche

LA MOBILISATION N'EST PAS TERMINÉE

Vienne, 30 juillet. — On annonce que la mobilisation complète de l'armée austro-hongroise ne sera achevée que le 2 ou 3 août.

Ainsi qu'on le sait, le commandant en chef de toutes les troupes est l'archiduc Frédéric et le chef des troupes d'opération est le général Conrad von Hoetzendorf, chef de l'état-major. Le reste de l'armée qui opère contre les Serbes est placé sous le commandement du général Poliorec, les contingents destinés à opérer éventuellements contre le Monténégro se trouvent sous les ordres du général Ermoly.

1.200 réservistes austro-hongrois ont quitté Londres hier.

En Belgique

Une conférence au Palais Royal

Bruxelles, 30 juillet. — Ce matin, à onze heures et demie, a eu lieu au Palais, sous la présidence du roi, une conférence à laquelle assistaient M. de Broqueville, président du conseil et ministre de la guerre, les ministres des affaires étrangères et des finances, et le chef d'état-major général de l'armée.

Aucune décision nouvelle n'a été prise ou tout au moins publiée en ce qui concerne la mobilisation.

Il y a, dans les caisses d'épargne, un mouvement inaccoutumé de retraits de fonds, qui se limite cependant aux petits déposants. Les autres conservent encore leur sang-froid.

La défense de la Belgique

Les ponts et les voies ferrées sont gardés militairement. — Panique financière dans tout le pays.

Bruxelles, 30 juillet. — Le génie a miné les ponts et les ouvrages d'art de la ligne du Nord-Belge, de la frontière de France à Namur.

Les ponts et les voies ferrées sont gardés militairement, depuis aujourd'hui.

Une véritable panique s'est produite ce matin à CHARLEROI. Le change des billets de banque est devenu impossible.

La Banque Nationale a été envahie dès l'ouverture des portes et on a dû organiser un service d'ordre à l'entrée de la banque et aux guichets.

L'affolement commence à gagner BRUXELLES.

Les retraits se font de plus en plus nombreux dans les grandes banques. La Banque Nationale a élevé de 1 % le taux de son escompte.

La Bourse de Bruxelles est restée fermée aujourd'hui.

A ANVERS, la Bourse des fonds publics est également restée fermée.

A la Bourse du Commerce, on a enregistré une baisse de 45 centimes au kilo pour les laines et une baisse de 2 francs aux 100 kilos pour le café. Ouant aux céréales, la tendance est toujours à la hausse.

Le bruit ayant couru que le gouvernement estimait qu'un moratorium était inévitable parce que la Banque Nationale ne pourrait pas venir en aide aux banques, le ministre des finances a fait démentir cette nouvelle.

Le ministre a réuni les chefs des principaux établissements financiers.

On considère que, dès à présent, la solidarité des banques assurera l'immuabilité du crédit en Belgique. Le gouvernement ne songe donc pas pour le moment à un moratorium. Il n'est pas davantage question d'imposer le cours forcé aux billets de banque.

Le « Soir » annonce que les forts de Liège et de Namur fonctionneront dès aujourd'hui comme en temps de guerre.

Le service postal ne sera pas suspendu dimanche en vue de la transmission éventuelle des ordres de mobilisation.

On mande de Liège à l' « Indépendance belge » qu'une conférence a été tenue mardi après-midi entre tous les officiers de la garnison.

Le rappel de la milice belge

Bruxelles, 30 juillet. — La dépêche ministérielle adressée aux commandants de division, et relative aux rappels de trois classes de milice, s'exprime ainsi sur cette mesure :

« A cette occasion, je crois nécessaire de rappeler que le renforcement ne constitue aucunement une mesure préparatoire à la mobilisation de l'armée.

A cause du peu d'étendue de son territoire, la Belgique tout entière constituant en quelque sorte une zone frontière et son armée lu pied de paix normal ne comportant qu'une classe de milice sous les armes, il était nécessaire de prendre des mesures spéciales pour transformer — chaque fois que l'utilité s'en ferait sentir — ses divisions d'armée et sa division de cavalerie en corps de couverture ayant des effectifs analogues à ceux des corps entretenus en permanence dans leurs zones frontières par les puissances voisines. »

La Suisse s'apprête à mobiliser

Genève, 30 juillet. — La Suisse prend des mesures pour assurer sa neutralité en cas de conflit européen. On assure que la mobilisation de l'armée helvétique serait ordonnée, au plus tard dès que la France aurait elle-même mobilisé.

Dans ce cas, l'officier désigné pour prendre le commandement suprême serait vraisemblablement le colonel von Sprechter.

L'état-major se tient en permanence.

Dans la colonie française règne le calme le plus absolu. Par contre, ce qui n'a rien de très rassurant, le bruit court qu'en cas de guerre, Genève serait à court de blé en un mois.

Les officiers supérieurs de l'armée fédérale ont reçu du département militaire de Berne avis leur enjoignant de se tenir à la disposition et de ne pas quitter le territoire suisse.

Préparatifs guerriers

En France

A la gare de l'Est à Paris

UNE VISITE DU MINISTRE DE LA GUERRE

Depuis deux jours, la Compagnie des chemins de fer de l'Est a transporté dix mille hommes de troupes, venus en permission ces jours derniers à Paris.

Rappelés télégraphiquement, ils regagnaient leurs garnisons respectives.

Une foule énorme, composée de parents et d'amis des militaires, n'a cessé de stationner durant toute la journée devant la gare de l'Est.

Les trains venant de la région de l'Est arrivent bondés, ramenant les touristes et nombre d'habitants de la frontière, que les nouvelles pessimistes ont affolés.

Le ministre de la guerre, M. Messimy, est venu incognito, hier soir vers dix heures, à la gare de l'Est, pour se rendre compte de l'état d'esprit des permissionnaires rejoignant leur garnison.

Le ministre, après avoir parcouru les quais, s'est retiré satisfait de sa visite ; en effet, les militaires que la perspective d'une guerre n'effraie pas, partent en chantant des refrains patriotiques et en sifflotant des marches militaires.

Le départ des permissionnaires

L'EXODE DES ETRANGERS

A la gare de l'Est, ce matin, l'animation reste toujours très grande. Les départs de soldats continuent sans interruption ; il ne s'agit bien entendu que de permissionnaires rappelés ou de convalescents arrivés au terme de leur congé régulier.

Devant le porte principale de la gare, un piquet d'infanterie a été renforcé. En temps ordinaire, il n'y a en effet que quelques fantassins, mais là il s'agit d'une mesure qui est appliquée dans toute sa rigueur. Des scènes touchantes se produisent à tout moment : c'est une mère qui vient accompagner son enfant, c'est une jeune femme qui vient reconduire son mari, c'est une fiancée qui vient embrasser encore son futur époux.

Toutes ces scènes sont silencieuses. Mais les jeunes gens sont pleins d'entrain et ce sont eux qui consolent ceux qui viennent les accompagner.

Dans la gare même l'animation est aussi grande ; bon nombre d'étrangers, en particulier des Allemands et des Autrichiens repartent pour leur pays.

En ce qui concerne les préparatifs au cas de mobilisation, tout a été envisagé et nous avons reçu ce matin l'assurance que tout était prêt, au point de vue de l'expédition rapide des trains emportant dans l'Est les soldats mobilisés.

En Angleterre

La flotte des Dreadnoughts a appareillé pour une destination inconnue

Londres, 30 juillet. — M. Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté, a eu plusieurs conférences hier avec M. Asquith, président du conseil, sir Edward Grey et le ministre de la guerre.

On signale hier que Lord Kitchener a eu des conférences fréquentes avec les ministres.

L'Angleterre continue d'armer activement.

« **La première flotte qui était rassemblée depuis jeudi dernier dans la rade de Portland sous les ordres de l'amiral Callaghan, est partie brusquement pour une destination inconnue dans la direction de l'Ouest.**

Cette flotte est celle des dreadnoughts. »

La deuxième flotte, dont les équipages sont au complet depuis l'inspection royale, a embarqué son charbon et se prépare à partir.

La troisième flotte est en train de remplir ses soutes. Elle n'a pas encore reçu ses équipages de complément qui sont partis vendredi. Tous les contre-torpilleurs de la sixième flottille (Portsmouth) ont leur personnel au complet. La flottille est prête à prendre la mer. Tous les projecteurs de la défense de Spithead fonctionnent. Le port est entièrement illuminé, afin qu'aucun navire, grand ou petit, ne puisse s'y glisser au secret. L'artillerie de forteresse est prête à aider les garnisons des forts et des batteries côtières ; cependant, hier soir encore, les effectifs n'avaient pas été renforcés.

Tous les magasins et arsenaux de la marine et de la guerre sont fortement gardés. Toutes les permissions sont suspendues.

A TRAVERS L'EUROPE

Concentration de la flotte espagnole

Londres, 30 juillet. — On télégraphie de Gibraltar à l' « Evchange Telegraph » :

« Le gouvernement espagnol a donné ordre à tous les navires de guerre disponibles de se rendre aux îles Baléares.

» Le cuirassé « Pelayo » et plusieurs croiseurs ont quitté la côte marocaine pour ce point de concentration. Le croiseur « Estramadura », ainsi que la flottille des contre-torpilleurs et des torpilleurs ont reçu l'ordre de quitter Algésiras pour se rendre également aux Baléares.

» Toutes les précautions nécessaires sont prises ici. »

Que fera la Turquie ?

Londres, 30 juillet. — On est assez inquiet sur l'attitude de la Turquie.

En prévision du conflit auquel nous assistons, l'Autriche et l'Allemagne ne se sont pas bornées à ravitailler les Bulgares, l'une en armes et l'autre en argent. Elles paraissent compter aussi, dans certaines éventualités, sur l'entrée en scène des Turcs. Les Turcs seraient chargés, soit de faire regretter à la Grèce l'appui loyal qu'elle donne à la Serbie, soit d'aider la Bulgarie à reconquérir sa liberté d'action, dont elle userait pour attaquer les Serbes à revers.

Jusqu'à présent, le gouvernement de Constantinople s'est bien gardé de s'associer à ces projets. Mais, comme il faut tout prévoir, on doit envisager dès maintenant le cas où la Bulgarie, à l'instigation de l'Autriche et de l'Allemagne, essaierait de profiter du conflit austro-serbe et de changer l'équilibre actuel des Balkans.

En ce cas, quelle serait l'attitude de la Turquie ?

Les Bourses fermées

Résumé des dépêches de ce matin jeudi :

A Vienne, la Bourse restera fermée jusqu'à nouvel ordre.

A Bruxelles, même décision a été prise.

A Saint-Pétersburg, à Amsterdam, à Montréal et à Toronto, les bourses ont fermé hier sans fixation de durée.

A Londres, six agents de change ont dû déposer leur bilan

A Berlin, les pertes subies depuis samedi dépassent deux milliards et demi.

En faveur de la Paix

DEUX ORDRES DU JOUR DU BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

(De notre correspondant particulier)

Bruxelles, 30 juillet. — Le bureau socialiste international a tenu jeudi soir à la Maison du Peuple une dernière réunion.

La conférence a voté les deux ordres du jour suivants :

« Le Bureau socialiste international a entendu dans sa séance du 29 juillet les délégués des différents pays exposer la situation politique dans leur pays respectif.

« A l'unanimité il fait une obligation aux prolétaires de toutes les nations intéressées, non seulement de poursuivre, mais encore d'intensifier leurs démonstrations contre la guerre pour la paix et pour le règlement arbitral du conflit austro-serbe.

« Les prolétaires allemands et français feront sur leur Gouvernement une pression plus énergique que jamais afin que l'Allemagne exerce sur l'Autriche une action modératrice et que la France obtienne de la

---

FEUILLETON DU 31 JUILLET. — N. 81

La Dot Fatale

par Georges MALDAGUE

Une réflexion venue aussitôt le cuirassait entre un péril aussi imprévu que grave. Il était sûr d'« elle ».

Oh ! oui bien sûr de celle que les interrogatoires, les questions contradictoires, les pièges tendus au cours d'une instruction minutieuse n'avaient point, jadis, tirée de son mutisme.

plus sûr qu'il ne l'était de lui.

Chérie, devant les jurés, s'était-elle départie de sa ligne de conduite ?

Lorsqu'elle entendait la sentence, alors qu'elle pouvait espérer l'acquittement, criait-elle enfin son innocence ?

Pour la prouver, prononçait-elle un nom ?

Ce nom ne sortirait pas plus de ses lèvres aujourd'hui qu'alors.

Et il était seul à comprendre pourquoi, quand, usant d'une ruse qu'elle ne pouvait, dans la surprise du premier moment, deviner, on lui disait : « Le coupable s'est dénoncé, il est en prison », elle avait reçu la commotion qui ébranlait sa vie.

Le directeur reconta qu'à plusieurs reprises le détire était survenu.

Dans le délire, que disait-elle ?

Elle disait presque toujours une même

Agathe Varagniez, sa protectrice, sa mère d'adoption, la tortionnaire de son enfance.

Elle répétait des phrases semblables :

« — « On » a bien fait de vous tuer... Oh ! quelle femme, oh ! quel monstre !... « On » a bien fait... « on » a bien fait ! »

Pas de nom.

Ou bien :

« La roue du moulin... la roue du moulin... Ah ! ah ! la roue... la roue... »

Alors elle se dressait sur son lit, elle voulait se jeter en bas.

Ou, les bras raides, les poings crispés dans la couverture, le cou tendu, avec ses grands yeux dilatés, comme si elle voyait quelque spectacle horrible, elle disait :

« Voyez-vous... voyez-vous... elle le tourne... le retourne... C'est de la chair ! c'est du sang ! »

Puis cette matinée, ses terreurs semblaient tombées, on l'entendait murmurer :

« Je les aime tous... tous... je n'ai eu de bonheur que par eux... je les aime... Puis Albéric... oh ! oui, oh ! oui, beaucoup. »

— Albéric, c'était le camarade d'enfance dont vous m'avez parlé ? interrompit l'inspecteur en s'adressant à Me Silvère.

— Oui... Je pense qu'ils se marieront.

— Quant à ceux qu'elle aime, « tous, par qui seule elle a eu du bonheur »...

— C'est nous, fit Me Varagniez : ma femme, mes enfants, moi... Notre séjour au Val-Rose était pour elle le signal du répit. Nous ignorions à quel degré elle était malheureuse... Les domestiques n'avaient que de vagues paroles ; elle ne se plaignait point... Nous l'eussions arrachée des mains de ma tante...

Il ajouta :

— Maintenant, c'est d'ici que nous voudrions l'arracher.

— Cet aviendra plus vite que nous ne le pensions à votre dernière visite, dit le directeur.

— Je suis la demande en grâce à Les chances d'être agréée.

— Une affaire d'un mois ou six semaines, fit l'inspecteur, à moins que votre présence n'ait pas le salutaire effet que M. le directeur en attend, et que le transport au cerveau, se transformant en méningite, elle n'y succombe.

— Non, dit Claude avec un élan sincère, non, elle n'y succombera pas.

La pensée coupable aussi lui arriva pour ne faire que l'effleurer : « Si elle mourait, l'unique témoin de mon crime disparaîtrait. »

Mais le remords...

Le remords qui le suivrait... plus acharné, qui le tuerait !

Puis son cœur était plein de cette fille sublime qui l'avait sauvé... par amour.

Il n'aurait pas assez des années lui restant à vivre pour la faire heureuse.

Non, l'égoïsme de l'homme qui redoute tôt ou tard sa perte n'allait pas jusqu'à appeler la mort sur celle qui le laissait, avec sa femme, ses enfants, honoré, alors qu'un mot eût pu les flétrir tous, l'envoyer, lui, au bagne, les réduire, eux, à la misère.

Le directeur reprit :

— Le médecin pense que les larmes la sauveraient, mais qu'une commotion seule, à présent, les amènerait... Votre présence inopinée la lui donnera-t-elle ?

— Va-t-elle seulement me reconnaître ?

— Depuis ce matin, elle reconnaît ceux qui l'ont approchée, la religieuse, moi...

— Alors, monsieur le directeur, conduisez-nous à l'infirmerie.

— Suivez-moi, messieurs... On l'a isolée, nous ne serons pas gênés par d'autres malades.

— Dans une petite pièce, précédant celle où l'on transportait Pulchérie, une religieuse infirmière était occupée à une table auprès d'une fenêtre, à quelque préparation pharmaceutique.

— Eh bien ! ma sœur ? demanda le directeur.

— Dans le même état que ce matin, répondit la religieuse.

— Elle vous reconnaît ?

— Parfaitement.

— Avez-vous essayé de la faire parler ?

— Oui, il n'y a pas plus d'une demi-heure ; je lui ai dit : « Monsieur le directeur vous relève du silence obligatoire, mon enfant : il vous autorise à vous confier à moi : épanchez votre cœur dans le mien. »

— Et alors ?

— Elle m'a regardée longuement.

« — Vous me reconnaissez, ma fille ?

« — Oui, ma sœur.

« — C'est moi qui vous ai soignée lorsque vous avez failli être étouffée dans l'esclier par des compagnes que vous n'avez pas voulu nommer.

« — Je vous reconnais.

« — Eh bien, mon enfant, dites-moi, quoique ayant accompli un acte d'héroïsme afin de vous substituer à celui qui commit le crime pour lequel vous êtes ici, n'êtes-vous pas heureuse que de sa propre volonté, poussé par le repentir, il se soit déclaré l'auteur du meurtre ?

« Ses yeux de se sont fermés.

« Aucun réponse.

« J'ai repris :

« — Le voilà en prison quand vous alles en sortir.

« Elle prononça :

« — Il est en prison ?

« — Oui.

« — Alors, elle jeta un grand cri et elle parut retomber en crise... Je n'ai plus osé lui parler. »

— Vous dites qu'il y a de cela, ma sœur ?

— Tout au plus une heure, monsieur le directeur.

Les quatre hommes étaient à la porte de la chambre.

— Devons-nous entrer tous ? interrogea l'inspecteur général.

— Si nous laissions d'abord aller seul M. Varagniez ? fit Me Silvère.

— C'est que, intervint le directeur, ma responsabilité morale est grande, dans le cas présent... Il me semble urgent que nous soyons, si elle venait à sortir de son mutisme, plusieurs témoins pour recueillir ses paroles.

— Mais notre présence à nous, si elle a recouvré sa connaissance, ne l'empêchera-t-elle pas de parler ?

Cette objection venait de l'inspecteur.

— Pour tout concilier, conseille Frédéric Silvère, laisser s'avancer seul auprès du lit M. Varagniez... Nous, tenons-nous contre cette porte, à l'extérieur... à moins que la chambre ne soit immense...

— Elle n'est guère plus grande que celle-ci, fit le directeur.

— Nous recueillerons sans difficulté la moindre parole sortant de sa bouche.

— Si elle parle, fit M. Varagniez de sa voix qui doutait, mais qui restait très calme.

Et pourtant, en lui, se soulevait une émotion terrible, la plus intense peut-être jusqu'alors éprouvée.

Pulchérie avait repris sa connaissance...

L'avait-elle reprise assez entière pour se dominer ?...

Le premier mot qui sortirait de sa bouche pouvait être le glas de cet honneur qu'elle lui avait conservé, de sa vie qu'elle avait sauvée.

Car il ne surmonterait pas le cataclysme.

Non seulement ce serait pour lui la honte, pour les siens la ruine, comme c'eût été, deux ans plus tôt, la honte et la ruine, mais un anathème général, l'universelle réprobation à l'égard de celui qui laissait condamner à sa place une malheureuse jeune fille innocente.

Il se tuerait.

Et l'inspecteur, qui rendait la pensée des autres :

— Quelle parle ou qu'elle ne parle pas, notre conviction est établie.

La porte, entre-bâillée, fut poussée doucement par une religieuse et laissée à demi-ouverte.

Le directeur, l'inspecteur et Me Silvère demeurèrent contre, découvrant très bien le lit occupant un angle de la pièce et dans lequel ils distinguaient la malade.

Le bonnet de toile, l'ignominieuse coiffure que les détenues ne quittent ni jour ni nuit, celui de nuit les coiffant plus mal peut-être encore que celui de jour, avait glissé, dans les spasmes qui arc-boutaient la tête, sur l'oreiller.

Il laissait libres, enfin, les lourds cheveux pâles.

C'était comme une coulée d'or, sur laquelle un rayon de soleil, filtrant par la fenêtre, juste en face, mettait sa poussière d'or aussi.

Mais dans cette masse de soie brillante, au doux reflet, quel visage de torture.

Les traits mignons s'étaient émaciés, au point que Claude les eût à peine reconnus.

La bouche, au rictus navrant, semblait exsangue.

Et sur le bistre, entourant les yeux, les cils mettaient une ombre qui en agrandissait le cerne foncé.

L'émotion, chez Claude Varagniez, changea de nature.

Un remords aigu, d'abord ; une pitié immense aussitôt.

Il se sendit l'âme agrachée, comme si ce corps à la tête de martyre tenait à son être, comme si ces souffrances physiques l'atteignaient.

(A SUIVRE)